

mènent toujours leurs troupeaux, qui consistent en moutons et en chèvres, passer la nuit dans les villages; et quand ceux-ci paissent sur les montagnes, ils sont suivis de chiens robustes, avec des colliers garnis de pointes.

Le samedi 5 août, nous quittâmes Aguera à quatre heures du matin, et continuâmes à descendre pendant trois lieues dans le même ravin, qu'on peut appeler ici une vallée, et le long du même torrent rapide que nous avons suivi depuis sa source, près de la cime de cette vaste chaîne de montagnes; nous la traversâmes à l'est, à l'endroit le plus romantique, appelé *Belmonte*; nous quittâmes là le ravin, et nous trouvâmes à peu près les mêmes arbres que quelques jours auparavant, le noisetier, le châtaignier, le noyer et le chêne.

Après avoir monté près d'une heure, nous atteignîmes le sommet d'une montagne qui commande une vaste étendue de pays. Ce changement subit, après avoir été si long-temps confiné entre les bornes étroites d'un ravin profond, ressemblait à une résurrection; nous commençâmes à respirer plus librement et à regarder autour de nous avec plaisir, pour contempler un nouveau monde. Tout le pays,

sa verdure, ses haies et ses productions, ressemble à quelques-unes des plus riches paroisses d'Angleterre ; les petites collines couvertes de grains ou de bois, semblent augmenter de tous côtés l'agrément de la scène. Le roc le plus ordinaire est calcaire ; cependant, nous trouvâmes du schiste sur les collines les plus élevées.

Nous descendîmes, vers le milieu du jour, dans une plaine circulaire, d'une étendue considérable, fermée par-tout de montagnes, et arrosée par un petit courant, sur les bords duquel, à peu près dans le centre de la plaine, est situé le village de *Grado*. Après y avoir dîné, nous suivîmes le cours de la rivière entre deux hauts rochers, et nous continuâmes notre route pendant quelque temps, le long de vallées resserrées ; gravissant ensuite de collines en collines, nous arrivâmes dans la plaine fertile, à l'extrémité de laquelle se trouve la ville d'Oviédo ; et vers le coucher du soleil, nous descendîmes au palais de l'évêque, lieu de notre destination.

Les dépenses de ce voyage furent comme suit : une calèche pour Valladolid, distance, trente-trois lieues, ou environ cent soixante

milles, et pour lesquelles on compte cinq jours de route, un de séjour et quatre pour le retour; en tout, dix jours : avec le salaire du conducteur, deux cent quatre-vingt-quatre réaux. *Idem*, jusqu'à Léon, une demi-calèche, cent réaux. Une mule pour Oviédo, cinq journées et le retour, cent vingt réaux.

Ma quote part de la nourriture, de Madrid à Oviédo, c'est-à-dire le tiers, deux cent soixante-douze réaux. La dépense totale fut donc, en livres sterling, de 7 liv. 14 s. 7½ d. (184 fr.) pour un voyage qui, s'il eût eu lieu en ligne directe, aurait été de quatre-vingt-deux lieues, mais qui, à ce que je crois, fut de plus de quatre-vingt-dix, ou environ quatre cent cinquante milles, et auquel, de la manière dont nous voyagions, nous mîmes quinze jours. La dépense ordinaire, dans cette partie de l'Espagne, peut être estimée, pour une calèche, à 5 s. 6 d. (6 fr.) par jour, en en comptant autant pour le retour; et environ 5 schellings par jour pour la nourriture, non compris le *calisero*, qui paye ordinairement sa dépense.

VOYAGE

DANS LES ASTURIES.

OVIÉDO, capitale des Asturies, est situé près le confluent de deux petites rivières, qui se jettent dans la baie de Biscaye, à Villaviciosa. Cette ville, bâtie par Froila ou Fruela, fils d'Alfonse I^{er}, surnommé *le Catholique*, qui en fit le chef-lieu de ses états, contient mille cinq cent soixante familles, qui comprennent cinq mille huit cent quatre-vingt-quinze communians, sans compter les enfans au-dessous de dix ans, qu'on estime au nombre d'environ seize cents; de manière que la population entière est de sept mille quatre cent quatre-vingt-quinze, ce qui ne fait que cinq individus par famille. Il y a quatre églises paroissiales, huit chapelles, six couvens, et un nombre proportionné de prêtres, avec un évêque, son coadjuteur et trente-six chanoines. L'évêché est estimé soixante mille ducats de revenu, et le chapitre, quatre-vingt

mille, ce qui fait pour le premier, 6,591 liv. 15 s. 11 $\frac{1}{4}$ d.; et pour le dernier, 8,789 liv. 1 s. 3 d. ¹ par année. Je pris mon logement chez l'évêque coadjuteur; c'est un grand et bel homme, qui a plus de six pieds deux pouces ². Il est âgé de plus de soixante ans, quoiqu'il ait encore l'air jeune; il est très-bien fait, gai et vif; ses manières sont aisées et sa conversation animée. On lui donne le titre d'*illustrissime*; et en s'approchant de lui, on commence par fléchir les genoux, on lui baise son anneau, après avoir reçu auparavant sa bénédiction, qu'il donne en faisant le signe de la croix.

Son palais n'est pas élégant, quoique assez commode. On entre par la remise, et de là on passe par une porte qui mène à l'écurie, ou à l'escalier des appartemens qui sont au-dessus. Quand on est monté, on traverse une espèce de galerie, ou antichambre, pour aller aux appartemens de l'évêque, qui consistent en un salon d'environ trente pieds sur dix-huit, un petit cabinet et une chambre à coucher atte-

¹ Environ 157,000 francs; et 210,000 francs.

² Le pied anglais n'a que 11 pouces et 3 lignes, comparativement au pied de roi.

nante. La salle à manger a environ vingt-quatre pieds sur vingt-deux; à peu de distance, près d'elle, est une petite cuisine avec quelques chambres à coucher dans l'espace intermédiaire. On ne voit dans ces chambres que des murs blanchis et des planchers mal joints; les chaises et la longue table sont en chêne.

Si le palais est simple en lui-même, la chère qu'on y fait l'est beaucoup plus; elle suffit pour se sustenter; elle n'offre pas de recherche, et encore moins d'ostentation. Notre dîné consistait ordinairement en une *sopa*, ou du pain cuit dans du bouillon, suivi d'une *olla*, composée de bœuf et de mouton, d'un morceau de lard et de quelques saucisses, avec des *garvanzos*, ou pois chiches (*cicer arietinum*), ce qui est plus simple que la *olla* de quelques autres tables, à laquelle on ajoute du veau et des volailles. On servait ensuite quelque espèce de viande rôtie, ou du gibier; et le poisson, accommodé d'une manière ou d'une autre, paraissait à la fin du repas. Tous les matins et tous les soirs, au lieu de thé, on présentait à tout le monde du chocolat avec des biscuits de Naples.

Le bon évêque passait ses matinées à rem-

plir les devoirs et les fonctions de son ministère. Après dîné, il faisait sa *siesta* ; il se promenait ensuite à pied ou en voiture ; et les soirs il s'entretenait avec ses amis, qui se réunissaient autour de lui. Sa maison consiste en un chapelain, un secrétaire et deux pages ; outre cela, son neveu, qui est un des chanoines, vit avec lui ; et son petit-neveu, mon compagnon de voyage, y était alors par hazard. Les pages servent à table et accompagnent l'évêque quand il sort. Le reste de leur temps est employé à l'étude ; lorsqu'ils sont suffisamment instruits, on les élève à la prêtrise, et alors, admis à la table de l'évêque, ils deviennent ses commensaux jusqu'à ce qu'il s'offre quelque bénéfice auquel il puisse les présenter. Le *padre cura*, c'est-à-dire le curé de S. André de Aguera, a été un de ces pages ; et tandis que j'étais à Oviédo, un autre page, jeune et aimable, fut ordonné prêtre, dit sa première messe et s'assit avec nous à table.

Comme j'avais été recommandé à l'intendant par le comte de Campomanes, je fréquentai quelquefois, avec le chanoine, sa *tertulla*, ou assemblée du soir, où je ne manquais jamais de rencontrer le comte de Peñalba, ami

de Campomanes. Je trouvai là deux pièces destinées, l'une pour jouer aux cartes; l'autre, pour ceux qui désiraient faire la conversation; toutes les deux étaient élégantes; la première sur-tout était spacieuse et bien proportionnée. La compagnie assemblée dans l'appartement de jeu était nombreuse; on y jouait à la lotterie, qui ne demande ni jugement, ni mémoire; mais l'appartement pour la conversation était désert. Le comte, il est vrai, était assez poli pour quitter la table de jeu quand j'arrivais; mais comme je ne trouvais pas que j'eusse droit d'attendre de lui un pareil sacrifice, je ne restais pas long-temps, et avec mon misérable espagnol, je tourmentais l'évêque, qui ne parlait pas français: quand je pensais que j'avais assez abusé de sa bonté, je me retirais chez moi.

Quelques jours après mon arrivée, je vis une grande procession que fit l'évêque avec ses chanoines, suivis des principaux habitans, qui portaient des torches, et précédés par les reliques de sainte Eulalie, pour demander au ciel de la pluie; mais cette patronne du diocèse, sourde à leurs prières, n'intercéda point pour obtenir une ondée rafraîchissante; en

conséquence, le maïs fut brûlé et ne produisit que peu de grain. Quand cette plante est en fleur, elle a besoin de pluies fréquentes pour prévenir la nielle.

Le grand nombre des processions rend la consommation de la cire très-considérable dans toutes les parties de l'Espagne, mais sur-tout dans les contrées qui ne sont pas arrosées, soit par des rivières, soit par des norias. Je suis porté à croire que dans beaucoup d'endroits, si on appliquait convenablement les mêmes sommes que l'on dépense en cire, on se pourvoirait d'une abondante quantité d'eau qui ne manquerait jamais, et qui payerait un bon intérêt du capital employé. Le gouvernement a senti cette vérité; et c'est dans le but de faciliter l'irrigation, aussi bien que la navigation, qu'il encourage l'établissement de canaux, non comme chez nous en abandonnant ce travail important à des entrepreneurs particuliers, mais en le considérant comme une entreprise nationale et en le faisant exécuter aux frais de la nation.

Après la procession, je fus visiter l'*hospicio*, ou maison générale de travail; je trouvai que les réclus étaient au nombre de soixante-

cinq hommes, cinquante-cinq enfans, quatre-vingt-dix femmes et soixante-dix jeunes filles, non compris les enfans qui sont en nourrice au dehors. La maison est grande et commode; elle consiste en quatre corps de logis, qui ont trois étages parfaitement distribués, avec de bons appartemens pour le travail et pour les dortoirs. Quelques-uns ont deux cent cinquante pieds de long, et sont hauts et larges en proportion. Les fonds, pour soutenir cet établissement, sont trente mille ducats provenant annuellement des permissions de vendre de l'eau-de-vie dans les Asturies; trois mille ducats de revenus fonciers, et de quelques autres rentes; le tout se montant à quatre mille livres sterling ¹, outre le produit du travail, que l'on estime trois mille réaux, ou trente livres par année ², y compris ce qui se fait pour la consommation de la maison. Parmi les deux cent quatre-vingts personnes enfermées dans cet hospice, je n'ai vu aucun impotent, de manière que l'on peut hardiment estimer leur travail à deux schellings et un sou et demi (2 fr. 54 c.) chacun par année. La dé-

¹ 96,000 francs.

² 720 francs.

pense de chaque pauvre , pour le public , n'est pas aussi facile à calculer , parce qu'on réunit dans cet établissement tous les enfans abandonnés. Ici la mère n'a rien autre chose à faire qu'à mettre l'enfant dans le berceau , tirer la sonnette et s'en aller.

Outre cet asile pour les pauvres et leurs enfans , l'évêque fait distribuer soixante-dix réaux tous les matins à ses portes ; on donne un quarto ou un ochavo à ceux qui viennent , et une pension toutes les semaines aux veuves et aux orphelins. Outre cela les chanoines , en passant dans les rues , répandent abondamment des aumônes ; et les six couvens donnent du pain et du bouillon à midi ; sur-tout les Bénédictines qui , comme les plus riches , sont aussi les plus libérales dans leurs donations. Quand les pauvres sont malades , ils ont un hôpital commode , toujours prêt à les recevoir.

Malgré la grande quantité d'œuvres charitables que l'on fait dans cette ville , pourrait-on l'imaginer ? les mendiants couverts de haillons et de vermine fourmillent dans les rues. N'est-il donc pas évident qu'on a beaucoup trop fait et qu'on a augmenté le nombre et la misère des pauvres par ces mêmes

moyens employés pour subvenir à leurs besoins.

Quel stimulant pourrait exciter l'industrie des pauvres? car celui qui peut puiser de l'eau à la fontaine, ira-t-il creuser un puits? Un individu souffre-t-il de la faim? les monastères le nourriront. Est-il malade? un hôpital est ouvert pour le recevoir. A-t-il des enfans? il n'a pas besoin de travailler pour les soutenir, ils sont pourvus de tout sans qu'il ait à s'en inquiéter. Est-il trop fainéant pour aller chercher sa nourriture? il n'a qu'à se retirer à l'hospice. Desséchez la fontaine, et chacun à l'instant commencera à creuser un puits; brûlez l'hospice ou dissipez ses fonds, ne donnez d'autres soulagemens que des récompenses qui puissent stimuler l'industrie, à la vérité vous verrez d'abord la misère augmenter et la population décroître; cependant, comme résultat de cette industrie qui ne peut naître que du besoin, la population augmentera ensuite dans une progression constante et régulière: la richesse se répandra par-tout, et l'indigence sera confinée dans la cabane du fainéant.

Je fus extrêmement content de la réponse que

me fit l'évêque, un jour que je pris la liberté de lui demander s'il ne pensait pas qu'il faisait du mal par la distribution de ses aumônes. « Il n'y a pas de doute, dit-il ; mais c'est au magistrat qu'il appartient de nettoyer les rues de mendiants ; il est de mon devoir de donner des aumônes à tous ceux qui en demandent ».

Parmi les veuves pensionnées par l'évêque, il y en a plusieurs qui ont vécu dans l'abondance tant qu'elles ont eu leur mari. Ce sont des veuves d'hommes de loi, qui sont très-nombreux, et qui dépensent tous leurs gains.

J'allai ensuite avec D. Antonio Durand, médecin, et D. Francisco Roca, chirurgien, visiter l'hôpital. Les maladies les plus remarquables étaient des fièvres tierces, des hydropisies, et une maladie particulière à cette province, appelée *mal de la rosa*. Le traitement des fièvres tierces offre seulement ceci de remarquable, c'est que l'on commence par saigner, viennent ensuite les émétiques, les purgatifs et le quinquina. Peut-être n'y a-t-il que ce dernier remède qui soit véritablement efficace, tandis que tout le mérite des premiers est purement négatif. Les hydropisies sont

bientôt guéries par les purgatifs et par l'abstinence de boisson : on ne permet au malade qu'une demi-pinte de vin dans vingt-quatre heures.

Le *mal de rosa* a été considéré comme une espèce de lèpre, mais il ne me paraît avoir aucune affinité avec cette maladie. Il attaque le dessus des mains, les coude-pieds et le cou, d'où il descend au sternum presque jusqu'au cartilage ziphöide, mais le reste du corps en est exempt. La place attaquée paraît d'abord rouge; cette couleur est accompagnée de douleur et de chaleur, puis elle finit par une gale. Dans le cours de la maladie, on voit se succéder les vertiges, le délire, avec la langue chargée, la lassitude, les frissons, les pleurs, et suivant le témoignage du docteur Durand, un penchant particulier à se noyer. Cette maladie disparaît en été et revient au printemps. On peut la guérir par le nitre et quelques purgatifs doux; mais si on la néglige, elle se termine par les écrouelles, le marasme, la mélancolie et la folie.

Il y a à Oviédo, comme dans la plupart des grandes villes en Espagne, un hôpital ouvert trois fois l'année aux vénériens, pour en rece-

voir autant qu'il en peut contenir; mais les chirurgiens de tout le royaume, se plaignent de ce que les malades tardent trop à avoir recours à eux. Cela peut provenir ou de la violence de leur traitement, ou de la faiblesse des symptômes; mais quelle qu'en soit la cause, cette maladie est universelle.

Les maladies qui semblent être endémiques dans les Asturies, sont les fièvres intermittentes, les hydropisies, l'histérie, l'hypocondrie, les écrouelles, les bronchocèles, les obstructions glanduleuses, les cachexies, le scorbut, la lèpre, la folie, l'épilepsie, accompagnée de vers; l'apoplexie, la paralysie, les rhumatismes, la phthisie et les érysipèles, avec le mal de *rosa* et la *saana* ou la gale.

On a, dans les Asturies, vingt hôpitaux appelés *lazaros*, pour la lèpre. Cette maladie se manifeste sous différentes formes. Quelques malades sont couverts d'une croûte sèche, blanche, et ressemblent à des meûniers. Chez d'autres la peau est presque noire, très-épaisse, pleine de rides, onctueuse et couverte d'une croûte dégoûtante. D'autres ont une jambe et une cuisse considérablement enflées, et pleines de varices, de pustules et

d'ulcères, qui répandent une odeur abominable. Tous se plaignent de chaleur et de démangeaisons insupportables. Quelques patients, au lieu d'une jambe enflée, ont une énorme grosseur à une main, sur-tout les femmes, ou bien les traits de leur visage sont enflés à un tel point, qu'ils ont à peine figure humaine; d'autres ont encore des charbons de la grosseur d'une noisette, répandus sur tout le corps.

La gale commune (*scabies*) est un peu moins dégoûtante que la lèpre. Elle attaque ordinairement la tête des enfans, et elle est suivie d'ulcères de la plus mauvaise nature, de démangeaisons insupportables, et d'une grande quantité de vermine. Elle est ordinairement précédée d'horripilation et d'une fièvre légère, et elle se termine, comme la petite vérole, par l'éruption d'un grand nombre de petites pustules. Ces pustules, dans les sujets sains, sont grandes, pointues, rouges, suppurant promptement, et s'en vont au bout de neuf ou dix mois. Les sujets malsains conservent cette maladie pour la vie. Les femmes y sont plus sujetes que les hommes.

Les fièvres, celles d'accès, et même les

pleurésies, se terminent souvent, dit-on, par la gale; et cette maladie leur cède souvent la place pour revenir quand la fièvre cesse. Chez les adultes, elle s'empare des mains et des bras avec les jambes et les cuisses, et les couvre d'une croûte sale. Dans la saison humide, la démangeaison devient plus désagréable, et vers minuit elle est insupportable. Le patient qui souffre de cette maladie est souvent couvert de cirons, espèce de vermine extrêmement petite, visible cependant sans l'aide d'une lentille, et qui forme de petits canaux entre l'épiderme et la peau.

On peut trouver la cause prédisposante de toutes ces maladies, dans l'humidité provenant de la situation particulière de cette province. Cette contrée montagneuse, bornée au nord par la baie de Biscaye, et au midi par des montagnes couvertes de neige, est toujours tempérée et généralement humide. Le vent de nord-est, il est vrai, est sec, accompagné d'un ciel clair; mais par tous les autres vents, le ciel est obscurci de nuages. Le vent du nord cause toujours les tempêtes les plus terribles; le N. O. est un peu moins violent; tous deux amènent la pluie en été, et le vent

d'ouest vient en tout temps chargé de l'humidité de l'Océan Atlantique. En mai, juin et juillet, on aperçoit rarement le soleil; mais en revanche, en août et en septembre on voit rarement un nuage. La côte est tempérée, et il y pleut beaucoup moins; mais l'humidité des montagnes est telle, que tous les soins des habitans sont insuffisans, pour préserver leurs fruits, leurs grains et leurs instrumens de fer de l'humidité, de la pourriture et de la rouille. Les fermentations putrides et acides y font des progrès rapides.

Outre l'humidité relâchante du climat, la nourriture ordinaire des habitans contribue beaucoup à la naissance de plusieurs des maladies qui infestent cette principauté. On y mange peu de viande et on y boit peu de vin. La nourriture habituelle est du maïs, avec des fèves, des pois, des châtaignes, des pommes, des poires, des melons et des concombres; le pain fait avec de la farine de maïs n'est point levé, ne fermente point et reste dans l'état de pâte.

Ces détails que je tiens de gens de l'art, sont confirmés dans l'ouvrage estimable de don Gaspar Cassal, vieux médecin qui possédait

l'art d'observer et une expérience peu commune, et qui a donné au public une histoire naturelle des Asturies.

Quoique cette contrée soit sujète à une telle variété de maladies endémiques, il en est peu qui produisent plus d'exemples de longévité. Plusieurs individus parviennent à l'âge de cent ans, quelques-uns à celui de cent dix et d'autres à un âge beaucoup plus avancé. La même observation peut s'étendre à la Gallice, où dans la paroisse de S. Juan de Poyo, le curé administra, en 1724, le sacrement à treize personnes, dont les âges réunis formaient quatorze cent quatre-vingt-dix-neuf ans; le plus jeune de ces individus avait cent dix ans, et le plus âgé cent vingt-sept. A Villa de Fofiñanes, un nommé Juan de Outeyro, pauvre laboureur, mourut en 1726, âgé de plus de cent quarante-six ans.

Quand on considère la température de ce climat, due à son humidité, ainsi que les vents froids de l'Atlantique et des montagnes couvertes de neige, on doit naturellement s'attendre à trouver des exemples d'âges prolongés, des maladies chroniques nombreuses, infirmités qui sont rarement mortelles; tan-

dis que dans les climats plus chauds et plus secs, la nature arrive plutôt à sa maturité, est sujète à des maladies plus aiguës, et, comme les combustibles quand ils brûlent avec une flamme active, est rapidement consumée.

Le médecin d'Oviédo me rapporta un cas trop singulier pour le passer ici sous silence : un jeune homme âgé de vingt-huit ans, qui se plaignait d'une fièvre, fut saigné deux fois sans être guéri; ayant quelques symptômes qui indiquaient un traitement différent, on lui donna un fort purgatif qui lui fit rendre en un jour cent soixante-treize gros vers (le *Teretes*). Cinq jours après il en rendit encore cent vingt-quatre, le lendemain soixante-treize et il mourut.

En sortant de l'hôpital général, nous allâmes avec D. Nicolas Trelles, visiter un hôpital de pèlerins dont il est chapelain et confesseur. C'est un bâtiment très-chétif avec une misérable salle, et de nombreuses cellules, au lieu de chambres à coucher. C'est ici que sont reçus et logés pendant trois nuits, les pèlerins de toutes les parties du monde, qui vont se prosterner devant l'autel de S. Jacques en Gallice. Quand

ceux-ci arrivent à Oviédo , ils se présentent devant un autel particulier, et chaque homme reçoit dix *quartos*. Si par hazard quelqu'un d'eux meurt , il est enseveli avec plus de pompe que le premier noble de la province , et tous les chanoines le suivent jusqu'à la fosse.

La manie des pélerinages a fort diminué ; mais il existe encore ici quelques personnes qui se souviennent du moment où c'était la mode que les jeunes gens comme il faut, soit d'Italie , soit de France, allassent , avant de se marier, en pélerinage à Saint-Jacques ; et même encore à présent, il n'est pas rare de voir passer quelques vieillards et plusieurs compagnies de jeunes gens , qui suivent la même route. Nous rencontrâmes douze individus, tous très-beaux hommes, qui venaient de la Navarre en chantant leur rosaire , et se hâtaient d'arriver au couvent voisin, où ils s'attendaient à loger et à recevoir quelque argent pour leur voyage.

S. Jacques, si je ne me trompe, fut le premier qui prêcha l'Évangile aux Espagnols ; mais il se peut aussi que la dévotion de ceux-ci découle de leur gratitude, et que le respect

de toutes les nations environnantes, qui connaissent la réputation militaire de ce saint, soit une juste récompense de sa valeur invincible, quand, monté sur son cheval blanc, il parut dans les airs combattant les infidèles, et les mit en fuite devant Ramiro, à la bataille de Simancas, l'an 927.

La vue des pèlerins me rappela naturellement les reliques, et me fit naître le désir de visiter celles de la cathédrale; je m'adressai pour cela à l'évêque, qui le lendemain matin m'envoya son neveu le chanoine, pour me montrer tout ce qu'il y avait de plus curieux parmi ces trésors. La tradition rapporte, mais je n'entreprends point de justifier la vérité de ce dire, notre bon évêque même ne s'en chargerait pas, quoique mû par une modestie bienséante il considère ce récit comme possible; la tradition, dis-je, rapporte que quand Cosroes, roi de Perse, livra au pillage la ville de Jérusalem, Dieu, par sa toute puissance, transporta un coffre de bois incorruptible, fait par les descendans immédiats des apôtres, et rempli de reliques, depuis Jérusalem, par la route d'Afrique, jusqu'à Carthagène, Séville et Tolède, et de là avec

l'infant D. Pelayo , dans les montagnes sacrées près d'Oviédo , et finalement à l'église cathédrale de S. Salvador. Ce coffre ayant ensuite été ouvert , d'après les ordres du roi Alphonse-le-Grand , en présence des prélats assemblés , ceux-ci y trouvèrent des portions de tous les articles suivans : de la baguette de Moïse ; de manne qui tomba du ciel ; du manteau d'Elie ; des os des SS. Innocens ; de la branche d'olivier que le Christ tenait dans sa main quand il entra à Jérusalem ; une grande partie de la vraie croix ; huit épines de la couronne ; le *sanctissimo sudario* , ou le linge tâché de son sang ; un morceau du roseau qu'il porta au lieu de sceptre ; une partie de son vêtement et de son sépulcre ; quelques gouttes du lait de la bienheureuse vierge ; le capuchon qu'elle donna à S. Ildefonse , archevêque de Tolède ; un des trois crucifix sculpté par Nicodème ; et une croix d'or , le plus pur , faite par les anges dans la cathédrale.

« Quiconque , appelé par Dieu , visitera ces
« précieuses reliques , obtiendra la remission
« d'un tiers du châtement dû à ses péchés , avec
« indulgence pour mille et quatre ans , et
« six quarantaines , etc. , etc. » C'est ainsi du

moins qu'est conçue la promesse faite au nom du pape, et par l'autorité de l'évêque; cependant je doute beaucoup que cette promesse ainsi exprimée, soit d'accord avec la foi des catholiques. Tous leurs évêques et les hommes instruits, avec lesquels j'ai eu l'honneur de converser, m'ont solennellement assuré que, sans la repentance et une ferme volonté de s'amender, aucun pouvoir sur la terre ne pouvait absoudre le coupable; et que l'église ne prétend avoir aucune autre prérogative touchant les indulgences que celle d'adoucir le châtement qu'auraient enduré, dans le purgatoire, ceux qui n'auraient point achevé la pénitence ordonnée par l'église pour chaque offense en particulier. Quand ils promettent quarante jours d'indulgences, ou autant de quarante jours qu'il en faut pour mille et quatre ans, ils ne parlent pas d'une manière absolue de jours ou d'années, comme si la durée éternelle pouvait être divisée en portions, et mesurée par le mouvement de rotation de la terre; car ils pensent que l'idée de succession de temps est incohérente avec celle de l'éternité; mais ils entendent, si je les comprends bien, la remise d'une telle portion, ou quan-

tité de châtement qui serait égale à quarante jours, ou mille et quatre années de pénitence, si leur vie était prolongée jusqu'à un période suffisant pour achever le tout. Quand les points de différence entre les protestans et les papistes auront été clairement et distinctement établis, les sujets de dispute s'évanouiront, ou au moins les parties en litige auront plus de chance d'entrer en accommodement.

Quelques jours après que j'eus examiné toutes ces reliques, le *sanctissimo sudario*, ou le linge sacré, sur lequel le Rédempteur, pendant sa passion, imprima son image, fut exposé dans la cathédrale à huit ou dix mille paysans, rassemblés de tous les villages environnans, et dont la plupart avaient des paniers remplis de gâteaux et de pains qu'ils soulevèrent aussi haut que possible, à l'instant où le rideau qui couvrait la relique fut enlevé, et cela dans la ferme persuasion que ces gâteaux, ainsi exposés, acquerraient la vertu de guérir ou de soulager toutes les maladies. Plusieurs élevèrent aussi leurs chapelets, et chacun avait une chose ou une autre prête à recevoir l'émanation divine, qu'ils supposent s'échapper sans cesse de l'image sacrée de

Notre-Seigneur. Au bout de quelques minutes, un des chanoines baissa le rideau, et la multitude se retira.

Les couvens d'Oviédo ne sont pas très-intéressans ; cependant deux d'entr'eux excitèrent ma curiosité : tous deux appartiennent à l'ordre de S. Benoît. Le premier était celui des Bénédictins ; je le visitai par rapport au père Feyjoo, dont la réputation s'est étendue jusques chez les nations les plus éloignées. J'entrai dans sa cellule, et conversai avec ceux qui l'avaient vu et respecté pendant sa vie. J'examinai son buste ; mais comme il n'avait été pris qu'après sa mort, et lorsque ses traits n'étaient plus animés, ce ne fut que d'après ses ouvrages que je pus former un jugement sur son esprit. Tous ceux qui les ont lus, conviendront avec moi, que pour la littérature en général, il fut le premier écrivain de la nation espagnole.

Je visitai le couvent des bénédictines, principalement à raison de leur grande richesse. Elles ne sont que cinquante, et leur revenu annuel est estimé vingt mille ducats, ou 2,197 liv. sterl. 5 s. 3 $\frac{1}{4}$ d. par année. Elles

1801 Environ 52,500 francs.

nous invitèrent à prendre du thé. J'allai avec le chanoine et mon jeune ami à leur parloir, et elles s'assemblèrent derrière la grille avec l'abbesse. Leur conversation fut animée, et leur maintien parfaitement aisé. Je me hasardai à prier l'une d'elles de chanter : elle était jeune et belle, agréable et délicate, et avait l'air très-intéressant; mais lorsqu'elle eut commencé à chanter un morceau des Litanies, elle me fit tressaillir; car ayant depuis longtemps oublié tous les chants de l'enfance, et n'étant plus accoutumée qu'à chanter au cœur, sa voix était devenue aigre, et blessait les oreilles. Quand nous nous retirâmes, ces dames nous engagèrent à répéter notre visite; mais ma curiosité était satisfaite, et il me restait trop peu de temps pour pouvoir revenir visiter ce couvent qui est digne d'attention par sa vaste étendue et son élégance.

La personne à qui j'étais principalement recommandé, était le comte de Peñalba, homme rempli de moyens, ayant des manières agréables, et une instruction peu commune pour un noble espagnol. J'allai avec lui voir les sources chaudes de *Rivera de Abajo*, à quelques milles d'Oviédo. Leur situation est

charmante, dans une petite vallée entourée de toutes parts de hautes montagnes, à l'exception d'une sortie étroite pour les eaux. Le roc est calcaire, et les eaux ressemblent à celle de Bath pour la température et le goût. La principale source sort du roc, et a près de deux pouces de diamètre. Les bains sont bien conçus et séparés, par un passage frais, des chambres destinées à s'habiller. Ces eaux n'ont point été analysées, ni leurs vertus bien déterminées; mais les maladies pour lesquelles elles sont principalement recommandées, sont les rhumatismes, la paralysie, la jaunisse et la stérilité, cas pour lequel elles sont fort estimées.

Dans le centre de la vallée, sur une petite éminence, est un château avec des tours rondes appelé *S. Juan de Priorio*; et près de là, est une église placée de la manière la plus romantique, derrière laquelle on voit un beau bois de chênes et de châtaigniers.

Nous visitâmes à notre retour une nouvelle manufacture de pétrole établie près de la ville, suivant un plan envoyé de Paris par le comte d'Aranda, et qui, à ce que je crois, est le même que celui inventé par lord Dun-

donald. Cette manufacture ne peut manquer de devenir un objet important, parce que le charbon de terre est très-abondant dans les Asturies, quoiqu'on ne l'aie jamais mis à profit, à raison de son abominable odeur; ce qui provient peut-être du rocher qui le renferme et du soufre dont il est imprégné. Il est reconnu que l'alkali et le soufre forment le foye de soufre, et que rien n'est plus désagréable pour le nerf olfatique que ce sulfure alkalin. Toute la province abonde en marne, en craie, en gypse, en pisolithes, ou pierre à bâtir calcaire et en marbre, et le roc qui touche immédiatement au charbon est entièrement calcaire. Mais si on traversait ce lit, et si on trouvait le charbon placé dans du schiste, je suis persuadé qu'il n'aurait plus une odeur désagréable. A présent, les encouragemens ne sont pas suffisans pour travailler ces mines, parce que le pays abonde en bois, et le préjugé contre le charbon est si fort, que des hommes qui ont la confiance du peuple ne se sont pas fait de scrupule d'attribuer toutes les maladies de consommation qui affligent notre île, à l'usage général du charbon de terre.

La pierre calcaire de cette province est rem-

plie de coquillages fossiles. A l'ouest d'Oviédo, le sol est gypseux, mais on ne fabrique point de salpêtre et on ne voit aucune apparence de terre nitreuse. Les arbres sont l'orme, le frêne, le peuplier, et une espèce de chêne, appelé *robles*, mot qui dérive peut-être de *robur*. Dans les terrains bas on fait deux récoltes dans l'année, en semant après l'orge du maïs ou du lin.

Les charrues aux environs d'Oviédo sont, sans exception, les plus mauvaises que j'aie jamais vues, et peut-être les plus mal conçues que l'on puisse imaginer; le tout est fait de la manière la plus grossière; et la meilleure de ces charrues ne peut que gratter le sol qui, étant un terrain fort, demanderait à être labouré profondément. Les herses ne sont pas armées de fer, et on ne s'en sert que pour le maïs; on ne herse point le froment ni l'orge; malgré cela le premier vient très-beau.

Les roues des charettes n'ont point de rayons, mais elles consistent en un cercle ou jante de bois, composée de quatre quarts de cercle, et partagée en deux parties par une planche d'environ huit ou dix pouces de large, pour recevoir l'axe qui, étant fixé à la roue, tourne

avec elle, et forme ce que l'on appelle un axe *in peritrocheo*. Quelques-unes de ces roues, destinées à de lourds travaux, sont entourées de bandes de fer, fixées par de longs clous à têtes énormes. J'eus la curiosité de mesurer l'axe, et je le trouvai communément de plus de huit pouces de diamètre, et quelquefois de dix; cependant je dois avouer que je ne fus pas surpris de voir qu'on négligeât cette quantité de frottement dans les Asturies, puisque j'avais observé qu'on lui donnait aussi peu d'attention, même en Angleterre, où jusqu'à ces dernières années, les grands essieux de bois étaient universellement en usage, et où même à présent peu de fermiers ont adopté ceux de fer.

Pour mettre un objet dans le jour qui lui convient, il est souvent nécessaire de le considérer sous les deux aspects les plus opposés. Or il doit être évident, que s'il était possible d'avoir l'axe d'un diamètre égal à la circonférence de la roue, le frottement ne serait pas du tout diminué, mais serait, comme on peut le prouver et comme on l'a prouvé par les expériences les plus soignées, égal au tiers de tout le poids en mouvement sur une surface

unie. S'il était possible de réduire l'axe à une ligne mathématique, le frottement serait entièrement détruit. Ayant ainsi trouvé les deux extrêmes, l'imagination saisit aisément les proportions intermédiaires. Examinons maintenant ces circonstances intermédiaires avec attention. Il est évident que, dans le premier cas, supposant toujours le plan horizontal, une puissance un peu plus forte qu'un quintal serait nécessaire pour mouvoir trois quintaux; tandis que dans le dernier cas, une mouche communiquerait le mouvement à dix mille quintaux.

Supposons que le diamètre des roues ait quatre pieds, et que celui de l'axe soit de huit pouces, dimensions ordinaires dans les Asturies, quelque chose de plus qu'un quintal en mettrait en mouvement dix-huit; mais, supposant que les roues aient cinq pieds de haut et le diamètre de l'axe deux pouces et demi, alors quelque chose de plus qu'un quintal mettrait en mouvement soixante-douze quintaux, le frottement étant toujours en raison directe des diamètres de l'essieu, et en raison inverse du diamètre de la roue. C'est ici le cas d'observer que, sous le rapport



du frottement, on trouvera qu'il est plus convenable de diminuer l'axe, plutôt que d'augmenter le diamètre de la roue, parce que le frottement sera en proportion du diamètre; tandis que le degré de force étant donné, le poids de la roue sera à peu près comme le quarré du diamètre. Tant que le mouvement est sur un plan horizontal et parfaitement dur, les roues qui sont hautes et par conséquent pesantes, n'ont d'autre désavantage que l'augmentation de leur prix; mais sur les routes de peu de résistance, et sur les montées ou dans les descentes, le poids des roues ne doit pas être mis de côté ni le diamètre négligé. Le poids dans les deux cas agit contre le cheval; mais, relativement au diamètre, il faut faire une distinction en montant une colline; si l'on élève assez l'axe au-dessus de la poitrine des chevaux, pour que la ligne du trait fasse un angle avec la montée, alors on perd dans la même proportion de la puissance¹. La vérité de cette proposition peut être aperçue en faisant mou-

¹ Cette observation me paraît devoir également s'appliquer au cas où le char se meut sur un plan horizontal; car la perte de force sera toujours proportionnelle à l'angle que fera la ligne du trait, avec celle de la direction du char.

voir dans l'imagination la ligne du trait en dessus ou en dessous vers les deux extrémités opposées. Elevez ou abaissez - la jusqu'à ce qu'elle devienne perpendiculaire, toute la force du cheval deviendra nulle, et il n'agira que comme un morceau de bois qui lui serait égal en poids. Si la ligne du trait fait un angle de 45° avec le plan sur lequel le char monte, alors la moitié de la force sera perdue. De cette manière par la composition et la résolution des forces, on pourra établir exactement la proportion de force qui se perdra. En descendant une colline, la diminution du frottement qui est directement comme le diamètre des roues, rend nécessaire de créer un nouveau frottement en les enchaînant, ou au moyen d'une pièce glissante qui empêche leur rotation.

Les habitans des Asturies, peu satisfaits de la quantité de frottemens qui provient d'essieux de bois de huit pouces de diamètre, qu'ils ne graissent jamais, fixent encore deux chevilles aussi de bois, qui retiennent l'essieu à sa place, et qui sont si rapprochées l'une de l'autre, qu'elles le serrent fortement, et cela uniquement à cause du bruit qu'occasionne ce

frottement ; et quoique ce bruit dût paraître propre à endormir les bœufs et à les porter au sommeil, eux et leur conducteur, vu la lenteur de leur mouvement, ce bruit est considéré comme les excitant au travail, et par conséquent rendant inutile l'obligation de leur parler, ou de les piquer avec l'aiguillon. Cette musique qui ressemble au son du cor d'un postillon, se fait entendre depuis le matin jusqu'à la nuit dans toutes les parties des Asturies ; et ce bruit qui, quand il est à une grande distance, n'est pas désagréable même à un étranger, est regardé par l'habitant de ce pays comme une source intarissable d'une jouissance tranquille.

Les bœufs dans ce pays tiennent lieu de chevaux, aussi leur chair y est-elle à bon marché ; elle se vend dix quartos la livre de vingt-quatre onces, ce qui équivaut à $1\frac{7}{8}$ sous par livre de seize onces ; le mouton quatorze quartos la livre des Asturies, ou $2\frac{5}{8}$ sous pour seize onces, compris les droits d'*alcavala*, *millones* et *arbitrio*. L'évêque me dit qu'il se souvenait du temps où les denrées étaient précisément à un prix moitié moindre que celui d'aujourd'hui. L'orge se vend vingt réaux ; le

maïs , ou blé d'Inde , trente ; les haricots , quarante ; le froment de quarante à cinquante la fanega , qui dans les Asturies diffère peu , à ce que je crois , d'un boisseau et demi anglais ; le froment coûte donc 5 s. 4 d. à 6 s. 8 d. le boisseau , ou environ 6 s. prix moyen.

Le lundi , 21 août , j'allai avec mon jeune ami faire une visite de quelques jours à son père à *Aviles* , sur le bord de la mer , à environ cinq lieues d'Oviédo. Le but de cette visite était d'assister à *la feria* , ou fête de l'église , qui dans tous les pays catholiques de l'univers , et même jusqu'à un certain point chez les protestans , est l'occasion de beaucoup de trafic , et passe pour un temps de licence.

La route traverse les montagnes ; on y travaillait alors avec une très-grande dépense ; on s'attachait à la rendre solide , sans viser à l'économie , et on n'avait en vue que l'utilité et la beauté de l'ouvrage. A la distance de quelques milles près d'Oviédo et de même près d'Aviles , on a fait cette route parfaitement droite , très-large , et bombée dans le milieu. Les fondations ont été formés avec de grosses masses de roc calcaire , couvertes de pierres brisées d'une dimension plus petite ; et pour

supporter la voûte ou partie bombée du chemin qu'on craignait qui ne se séparât comme les arches d'un édifice , si elle n'avait pas de support latéral , on a bâti deux murs complets dans toute l'étendue du chemin. Cela contribue certainement beaucoup à la beauté , mais nullement au but principal que l'on s'est proposé. Les côtés de la route plantés d'arbres , offrent une promenade délicieuse aux habitans.

L'ambition des Espagnols , qui leur fait tendre à la perfection , n'est nulle part plus visible que près d'Aviles. L'ancienne route se détournait d'environ deux cent cinquante pas pour éviter une prairie basse et marécageuse ; mais maintenant on s'est décidé à avoir , à grands frais , une avenue droite et spacieuse de près de trois milles , comme celles des autres villes. D'Oviédo à Gijon , petit port de mer à l'est d'Aviles , on fait une autre route dans le même genre , et avec les mêmes dépenses.

Aviles contient huit cents familles , deux églises paroissiales , trois couvens et deux hôpitaux , dont un est pour les femmes âgées , et l'autre pour les pélerins allant à S. Iago. Il n'y a point d'autre manufactures que celles de chaussonnerie pour les villages environ-

nans, et de fil pour la consommation de la ville. Aviles est situé sur le bord d'une petite rivière, à environ une lieue de la mer, et la marée s'y fait sentir. Cette ville est de toutes parts entourée de montagnes qui, pour la plupart, sont fertiles jusqu'à leur sommet, et qui sont ou couvertes de troupeaux ou ombragées par le chêne (robles) ou le châtaignier, tandis que les terrains plus bas sont couverts de riches récoltes de froment ou de maïs.

La maison de mon jeune ami est une des plus commodes que j'aie vues. D'après la mode du pays, elle est bâtie autour d'une cour, mais seulement avec la moitié du corridor ordinaire qui, communément, tourne tout autour de la cour, comme on le voit encore dans quelques-unes de nos anciennes villes. Dans cette maison la galerie est large, et ouverte au midi et au soleil levant. Le rez-de-chaussée est entièrement abandonné aux domestiques, à l'exception d'un coin occupé par une chapelle. Les appartemens consistent en une salle à manger, un antichambre, vastes et hauts; l'un à l'ouest, donne sur la rue; l'autre à l'est, a une vue agréable, bornée par la mer;

quatre principales chambres à coucher, et d'autres plus petites. Deux de ces chambres seulement n'ont qu'un lit; les autres en contiennent deux, trois, et dans l'occasion quatre; car en Espagne, même dans les familles les plus distinguées, trois ou quatre personnes occupent souvent une chambre.

L'habitude réconcilie avec cet usage; et je vois clairement par la coutume d'Ecosse, de France et d'Espagne, que les autres nations ont pu s'habituer à ce qui paraît le plus dégoûtant à un anglais; ce qui est certain, c'est que nous voyons chaque jour dans les cabanes de nos pauvres paysans, que notre nerf olfactif peut être réduit à un tel degré d'insensibilité, que nous pouvons vivre heureux et contents au milieu des ordures et de la malpropreté. A cet égard, aucune nation ne peut l'emporter sur les Espagnols qui, sans dégoût, sans égard à la décence, quand ils logent ainsi plusieurs dans une chambre, couvrent seulement par une serviette, ce que les Français cachent dans des boîtes et enferment dans de petits cabinets où ils tiennent leurs habits.

Cette *feria*, ou fête de l'église (qui par

parenthèse indique l'origine de notre mot *foire*), attire un concours considérable d'étrangers à Aviles, et chaque habitant s'empresse d'ouvrir sa maison pour recevoir ses amis. Dans ce temps on passe la matinée à se promener pour voir les boutiques, les troupeaux et le peuple assemblé dans la foire; et on finit la soirée par danser. Les bals sont donnés par le personnage principal de la ville; et il règne dans cette province éloignée une telle simplicité, que l'on permet aux domestiques et aux paysans de se presser en foule à l'entrée de l'appartement pour voir danser. Les danses les plus en vogue sont l'anglaise, le menuet et la contre-danse, quelquefois la contre-danse française; et vers la fin de la soirée, le fandango.

Le dimanche, 27 août, qui était le quatrième jour de la foire, il fit très-beau temps; le concours du peuple fut immense, la quantité de bétail surprenante, le marché était très-gai; particularité qui peut surprendre un protestant.

Une observation digne de remarque, c'est que dans toute l'Europe le prix des grains diffère peu, tandis que celui de la viande de bou-

cherie, qui n'est pas d'un transport aussi facile, varie extrêmement. Ainsi à Aviles le bœuf coûte moins d'un sou¹ et demi, le mouton $2\frac{1}{16}$ la livre de seize onces, tandis que le même poids de pain est à $1\frac{1}{8}$ sous. On ne fait point de distinction entre les morceaux délicats et ceux qui le sont moins, entre la viande grasse et celle qui est maigre, parce que les prix sont fixés par les magistrats, sans égard à la qualité. On conçoit que d'après cet usage, la viande n'est jamais aussi bonne qu'elle peut l'être quand le marché est libre.

Le gouvernement de cette ville est confié à deux corrégidors, quatre régidors et un syndic, qui est choisi annuellement par le peuple pour soutenir ses droits, pour inspecter la viande et prendre soin, dans toutes les occasions, que justice lui soit rendue.

Pendant mon séjour à Aviles, je découvris, pour la première fois, que les visites que l'on fait sont toujours pour la dame; que le maître de la famille peut librement entrer ou sortir; qu'il n'est point nécessaire de s'informer de lui; et que si la fille est plus belle que sa mère, elle peut, sans l'offenser, occuper seule l'at-

¹ Le sou anglais vaut environ un décime.

tention. Cette idée fut ensuite confirmée dans la capitale, où je vis des hommes introduits chez des dames du premier rang, et les visiter de la manière la plus familière, sans avoir la moindre liaison avec leurs maris, ni même les connaître personnellement.

La science et la pratique de la médecine sont on ne peut pas moins avancées en Espagne, et plus particulièrement dans les Asturies. *Fiat venesectionis* est toujours l'ordonnance favorite, malgré le ridicule imprimé à cette pratique par Le Sage, et le raisonnement de Feyjoo qui l'a combattue sérieusement. Quand un mari attentif rencontre le médecin dans la rue, et le presse de venir voir sa femme, *Sangrado* tire en même-temps sa liste de malades et sa montre, lui dit qu'il ne peut pas s'arrêter un moment, lui ordonne d'aller à l'instant chercher le chirurgien et de faire saigner sa moitié, et lui promet tranquillement d'aller la voir dans une demi-heure.

Les paralysies sont certainement très-fréquentes; mais il n'est pas très-sûr qu'elles soient toujours causées par une *plethore*, quoique dans plusieurs cas leur origine provienne de plénitude. *Sangrado* toutefois a une telle

peur de la paralysie, qu'il saigne son patient même dans une hydropisie, ou le laisse languir entre la vie et la mort, en proie à la plus fâcheuse de toutes les maladies, auxquelles l'humanité soit sujète.

A la demande de l'évêque, je visitai un de ses amis, vieux chanoine, que ses médecins menaçaient d'une paralysie. Il avait été saigné deux fois, et il était question de savoir s'il devait encore perdre du sang. J'allai le voir sur-le-champ, et je le trouvai entouré de ses amis, qui avaient tous les yeux sur lui, attendant à chaque instant le coup fatal, tandis qu'assis dans un grand fauteuil, offrant l'apparence d'une parfaite santé, cependant avec un air triste et abattu, il semblait résigné à ce moment terrible, sans qu'il lui restât plus aucun rayon d'espérance. Ceux de ses amis qui en avaient le temps se tenaient auprès de lui; ses voisins se succédaient pour le veiller; mais tous gardaient le silence, excepté ceux qui jugeaient nécessaire de lui demander de temps en temps comment il se trouvait. Aucun n'entrait en conversation avec lui, ni ne lui permettait de prendre un livre. Malgré cette saignée répétée, son pouls était singulièrement plein et

fort. Ce chanoine était d'un certain âge, vivait bien, et ne faisait point d'exercice. Je n'hésitai point sur l'avis que je devais lui donner. A ma demande la chambre fut vidée; il adopta la diète végétale, et fit de l'exercice. Ses craintes se dissipèrent ainsi par degré, et il retourna encore une fois rejoindre le petit cercle de ses amis pour prendre part à leurs amusemens innocens.

D'après le désir que me témoigna mon ami à Aviles, je fus visiter un moine, parent de sa famille, et je trouvai le bon vieillard poussant des cris douloureux que lui arrachaient ses souffrances; il avait la pierre. Le médecin ne lui avait ordonné que le *dissolvent de madame Stevens*; mais ce remède était trop lent dans ses effets, et ne pouvait soulager sa douleur. J'ordonnai l'*Enema moliens*, sous la forme de fomentation chaude, pour qu'il en fit usage sur-le-champ, et qu'il le répétât si le cas l'exigeait; mais la première application lui donna du soulagement; alors tous les moines m'entourèrent, et chacun me consulta sur sa maladie, pour savoir ce qu'il devait faire. Parmi ceux qui me consultèrent, je n'en trouvai pas un qui ne fut attaqué de la pierre, de la gra-

velle ou d'hypocondrie. Je n'en puis assigner d'autre cause que leur vie inactive, et le manque d'espérance vivifiante, deux choses communes chez la gent cloîtrée.

Lorsqu'on m'envoya chercher de chez les moines pour un couvent de religieuses, j'y fus confirmé dans mon idée, que l'homme est formé non-seulement pour la vie sociale, car on la trouve dans les couvens, mais aussi pour les soins domestiques. Si l'esprit n'a pas quelque but en vue, il doit languir et la santé en souffre. Les deux religieuses, dont les amis m'avaient demandé mon avis, étaient hétéiques; et je suis convaincu que les autres, qui me consultèrent, penchaient vers le même état. La nature ne les avait certainement jamais destinées à être nonnes. Toute autre considération à part, la sévérité de leur discipline, leur usage de sortir à minuit d'un lit chaud pour entrer dans une chapelle froide, conviennent peu à la délicatesse du sexe féminin et doivent inévitablement ruiner leur foible constitution.

Je fus charmé du bon sens et flatté de la confiance de l'abbesse. Quand elle m'eût décrit un mal de poitrine qu'éprouvait une religieuse, et que je lui eus dit : « Si cette jeune

« dame était ma sœur, je désirerais voir sa
« poitrine. » Elle me répondit : « Toutes les
« dames sont sœurs du médecin qui les soigne »,
et aussitôt elle pria la religieuse d'entrer avec
moi au parloir, où je vis que c'était un cancer
qui la faisait souffrir. Je leur recommandai de
s'adresser tout de suite à un chirurgien.

Après avoir passé dix jours très-agréables à
Aviles, je fus avec le comte Peñalba en passer
autant à *Luanjo*, ou comme on doit le pro-
noncer à *Luanco*.

Luanjo a trois cent soixante-dix maisons,
et dix-huit cents ames, dont treize cents vont
à confesse et communient, les autres cinq cents
sont des enfans. C'est un petit port de mer qui
se soutient par son cabotage.

Le chemin d'Aviles à *Luanjo* suit presque
toujours le bord de la mer. Quand nous arri-
vâmes, le soleil était couché et la nuit close.
La maison du comte est massive, et calculée
principalement pour la force, afin de résister
aux vagues qui baignent continuellement ses
bases solides, et qui, se brisant quelquefois
contre les murs, lancent leur écume par-dessus
le toit élevé, jusque dans la rue ; je fus assez
heureux pour jouir de ce spectacle pendant

mon séjour. Pour entrer dans la maison, on traverse la remise, et le rez-de-chaussée est occupé par les écuries.

Quand nous arrivâmes, la grande salle était déjà remplie, comme à l'ordinaire, par les voisins, qui s'amusaient à des jeux de cartes; mais comme nous n'étions pas obligés de nous joindre à la partie, qui n'était pas des plus agréables, nous montâmes plus haut, et fûmes prendre possession d'une chambre qui sert quelquefois de salle à manger.

La famille était composée du comte, de la comtesse et de leurs enfans, de ses deux sœurs et de sa mère. Son frère, jeune officier très-aimable, s'y trouvait alors en visite. La famille étant ainsi nombreuse, et la plus grande partie de la maison occupée par les offices, il restait peu de chambres à lit; elles y sont en petit nombre et sur une échelle resserrée. Celle dans laquelle je couchai avait environ onze pieds sur quatorze, et contenait cependant deux lits, un pour moi, l'autre pour le frère du comte. Les murs sont blanchis à la chaux; les planchers sont unis avec la doloire, mais point rabotés; et je ne me souviens pas d'avoir vu de plafond. Les lits n'ont point de rideaux. La

grande salle où nous dînâmes, est un double cube d'environ cinquante pieds sur vingt-cinq; avec de telles dimensions, si elle était bien meublée, elle serait très-élégante.

La manière de vivre tient de l'ancienne hospitalité britannique; la longue table de chêne, environnée de forts bancs, aussi de chêne, était chaque jour bien couverte de mets. Je fus d'abord surpris et dégoûté de l'apparition d'un homme déguenillé et presque nu, qui vint au moment du dîné, se promena autour de la table, parla librement à toute la famille, mais d'une manière presque inintelligible pour moi; il s'assayait quelquefois au bout de la table, ou bien saisissait un os; alors il se mettait à rire et à babiller comme un babouin: cependant, ces manières ne paraissaient offenser personne. J'appris que ce misérable objet était l'imbécille du village; et, comme tel, jouissait du privilège d'aller où il lui plaisait et de faire ce qu'il voulait, sans aucune restriction.

Rien ne peut surpasser la simplicité des manières des habitans de cette province éloignée. Les nations polies seraient offensées de la liberté et de la clarté avec laquelle on y parle

des choses que, dans un état plus avancé de la société, on n'oserait pas même insinuer; cependant, un pareil langage ne cause point de dégoût, ni ne tend point à exciter les passions: mais en même temps des familiarités, qui dans d'autres pays sont regardées comme innocentes, et qui n'étant point prises en mauvaise part, ne causent ni ne peuvent causer de scandale, sont ici, et dans toute l'Espagne, regardées comme très-offensantes; et si elles ont lieu en public, elles excitent une horreur universelle; tandis qu'il n'en est pas de même si c'est en particulier.

Les femmes ne font point usage de rouge, de poudre, de coiffure, ni de bonnets; un simple morceau de ruban fait le tour de leur tête. La jeunesse et la beauté peuvent jouir de leur triomphe avec une parure aussi peu recherchée; mais les femmes âgées, faute de charmes empruntés, n'ont rien qui puisse plaire aux yeux; cependant les hommes ne sont pas sans attention pour elles, ni elles insensibles à leurs attentions. Un négociant de Luanjo avait coupé un petit morceau de tabac, et l'avait roulé avec soin dans une petite bande de papier, pour former ainsi un ci-

garre de la grosseur d'une plume d'oie ; il avait eu soin de pincer et d'enlever les deux bouts inutiles ¹ ; ensuite , avec une mûre délibération , il sortit son briquet , sa pierre et son petit morceau d'amadou (*boletus igniarius*) ; il en tira du feu , alluma son cigarre , commença à fumer , et trouvant qu'il allait bien , il le présenta à la comtesse ; celle-ci s'inclina , le prit , le fuma à moitié et le lui rendit.

Après que la comtesse eut achevé de se servir du cigarre , et qu'elle se fut rejointe à la conversation , au bout de quelques minutes elle ouvrit sa bouche , et en fit sortir un nuage de fumée. Elle vit ma surprise et en demanda la cause. Je la lui dis ; et à l'instant , la personne qui fumait aspira deux ou trois fois fortement de la fumée , et m'ouvrit ensuite sa bouche pour me convaincre qu'il n'y restait rien ; cependant , après quelques minutes , elle en fit

¹ Cet usage de former de petits cigarres de papier , dans lesquels on met un peu de tabac , est fort répandu en Espagne , sur-tout depuis que la guerre a fait renchérir les cigarres de la Havanne. Il est aussi très-fréquent de voir ces cigarres , une fois allumés , passer de bouche en bouche , comme le dit notre auteur.

sortir une grande quantité de fumée. J'ai vu ensuite que c'était la manière ordinaire de fumer des habitans de ce pays; et ils trouvent que s'ils ne font pas passer cette fumée par leurs poumons, elle devient inutile.

Le gouvernement de Luanjo appartient à un corrégidor, assisté par huit ou dix régidors et deux syndics, qui sont là pour protéger le peuple contre toute oppression. Ces magistrats font une fois l'année un contrat avec le boucher qui doit fournir le marché au meilleur compte possible.

Le terrain, dans toute la province, s'estime par *dia de buyes*, ou la quantité de terrain qu'une paire de bœufs est supposée labourer dans un jour; mais cette quantité diffère dans chaque district. Vers Oviédo, on estime le *dia de buyes* à soixante varas sur trente, ou dix-huit cents varas quarrées. A Luanjo, il est de soixante-quatre sur quarante-huit, ou trois mille soixante-deux varas quarrées; et aux environs de Gijon, il n'est que de soixante-dix sur trente-cinq, ou deux mille quatre cent cinquante varas quarrées; mais en général, le *dia de buyes* peut passer pour un demi-acre¹.

¹ L'acre vaut environ un arpent et demi.

Près Luanjo , le terrain ensemencé de froment produit dix pour un sur la semence , et comme on paye une fanega, ou environ quatre-vingt-douze livres de froment par chaque *dia de buyes* , nous pouvons estimer la rente à environ seize schellings l'acre.

Après avoir passé quelques jours à Luanjo , nous fûmes à *Carrio*, autre maison de campagne appartenant au comte , ou plutôt à la comtesse ; car en Espagne, la propriété du mari et celle de la femme sont parfaitement distinctes. Aussi long-temps que celle-ci vit, personne ne peut l'en déposséder ; et quand elle meurt, son bien passe à ses enfans ; ou, supposant qu'il soit substitué, il est immédiatement dévolu à son fils aîné qui , à l'âge de vingt-un ans, ou plutôt s'il se marie, en prend possession lors même que son père est encore vivant. Si la femme possède des titres d'honneur , elle les porte avec elle à son mari, et les transmet à ses héritiers. A l'époque du mariage , le mari fait une déclaration des effets qui lui appartiennent en particulier, et de ceux qui sont à sa femme, qui possède si bien cette propriété, que si le mari vient à faire faillite, ses créanciers n'ont aucun pouvoir sur

elle ; mais si à la mort du mari il se trouve que ses biens ont prospéré , elle peut réclamer sa portion de toutes les économies. Ce dernier usage est certainement très-sage ; mais on peut croire que le premier doit souvent donner lieu à la fraude , comme c'est souvent le cas. Il ne manque pas , il est vrai , de considérations pour empêcher les maris d'en abuser : un négociant à Oviédo , en se mariant , donna un faux état de ses biens , dans le but de tromper ses créanciers , si malheureusement il venait à manquer. La femme mourut bientôt après , et ses parens réclamèrent tous les effets qu'il avait mis sur sa déclaration , comme étant la propriété de sa femme ; et cet individu , qui était riche avant son mariage , fut ruiné malgré ses réclamations , qui n'eurent aucun effet.

Carria est une habitation commode , propre et agréable , mais sans la moindre prétention , au milieu d'une contrée fertile , près d'une petite rivière , et n'est pas très-éloignée de la mer. Le comte me montra , dans sa chapelle particulière , un autel d'un seul bloc de marbre , avec l'inscription suivante :

Imp. Cæsari Augusto Divi F.

Cos. 13. Imp. 20. Pont. M. 10.

Patr. Patricæ Trib. Pot. 32.

Sacrum.

Ce bloc fut trouvé à Cape-Tauris , près l'entrée de *Gijon* (*Jixa* des Romains). *Mariana* et *Moralès* en font mention , ainsi que de deux autres , découverts près du même lieu.

De *Carrio* , nous allâmes promener à *Gijon* , port de mer considérable , que les Anglais fréquentent pour y acheter des noisettes et des châtaignes. Il contient environ huit cents familles ; ce port , établi et entretenu avec des frais considérables , n'est pas réputé très-sûr ; mais il n'y en a point d'autre dans le voisinage qui puisse entrer en concurrence avec lui.

Nous fûmes reçus avec la plus grande hospitalité par *D. Francisco Paular Jove-Llanos* , capitaine de marine , qui est retiré du service. Un vieil officier , dans tout pays , est un compagnon agréable et sur-tout en Espagne. Je trouvai chez ce militaire tout ce qu'un étranger peut désirer ; bon sens , politesse et une grande instruction.

Nous retournâmes le lendemain matin , par

Carrío, à Luanjo, et nous nous arrê tâmes en route dans une belle prairie, près *Candace*, pour prendre part à une petite fête champêtre.

Je trouvai dans le voisinage de *Péran*, et dans le roc calcaire, une riche variété de fossiles étrangers, de coraux, de corallines et de coralloïdes, avec des pétoncles mises à nu par le frottement des vagues; l'examen me fit apercevoir que cette couche allait en s'élevant dans le pays, beaucoup au-dessus du niveau de la mer.

Pendant mon séjour à Luanjo, le comte me montra une ordonnance royale, datée du 22 octobre 1785, statuant que la principale cause de la décadence de l'agriculture était le pouvoir illimité des propriétaires, de faire sortir leurs fermiers à l'expiration de leur bail; et ordonnant qu'à l'avenir, dans les Asturies, le fermier, pourvu qu'il cultivât bien et ne fut pas considérablement arriéré dans ses paiemens, ne pourrait point être mis dehors à l'expiration du bail; laissant au maître et au fermier la faculté d'en appeler devant des experts, qui régleraient la valeur de la ferme, et donneraient une compensation au fermier qui l'avait occupée et qui la quittait, pour les amé-

liorations faites par lui ou par ses ancêtres. Cette partie de l'ordonnance me paraît certainement sage et juste; car elle doit non-seulement exciter l'industrie du fermier, mais encore l'encourager à l'économie en lui montrant qu'il peut immédiatement rendre tous ses gains productifs, et par conséquent porter le sol au plus haut point d'amélioration; mais quant à la sagesse ou à la justice de la première partie de l'ordonnance, je dois avouer franchement que je n'y en découvre aucune. Chaque chose a la valeur qu'on veut bien lui donner; et si des hommes qui désirent occuper leurs capitaux veulent bien augmenter la rente du fonds, pourquoi le propriétaire n'en profiterait-il pas? Dans la plupart des pays, on emploie trop souvent l'autorité, et on en use dans des cas où les choses, naturellement et sans son intermède, se régleraient beaucoup mieux d'elles-mêmes.

Le 11 septembre, je retournai à Aviles, et le comte fut passer quelques jours à une autre maison de campagne, où il me pressa beaucoup de l'accompagner; mais je ne me sentis ni la santé, ni le courage nécessaires pour cette excursion.

La ressemblance entre les Asturies et plu-

sieurs parties de l'Angleterre; est frappante. L'aspect du pays est le même par sa verdure, ses clôtures, ses haies vives, ses rangées d'arbres et ses bois; on y remarque le même mélange de terrains boisés, de terrains arables et de riches pâturages; la même espèce d'arbres, de récoltes, de fruits et de troupeaux.

L'un et l'autre de ces pays souffrent de l'humidité en hiver; cependant ils trouvent dans la même cause un ample dédommagement en été, et tous les deux jouissent d'un climat tempéré, avec cette différence cependant que, quant à l'humidité et à la chaleur, les extrêmes sont plus éloignés dans les Asturies. Dans les terrains à l'abri et peu distans de la mer, on trouve des oliviers, des vignes et des orangers.

Le cidre de cette contrée n'est point aussi bon que le nôtre; mais je ne pourrais pas déterminer si la cause doit en être entièrement attribuée à la manière de le faire, ou s'il n'y a point aussi quelque imperfection dans le fruit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y donne peu d'attention à cet article; on ne laisse point les pommes suffisamment long-temps sur les arbres; on ne choisit point les meilleures espèces; on ne les laisse point suer; on n'enlève

point les mauvais fruits et on ne transvase point le cidre quand il s'est éclairci. C'est l'opposé de ce que l'on pratique, soit à l'égard de la liqueur, soit à l'égard du fruit, dans nos meilleures contrées à cidre. Non contents de le transvaser une fois, nos cultivateurs répètent cette opération trois ou quatre fois, si cela est nécessaire, en observant toujours que ce ne soit que quand le cidre s'est entièrement éclairci. Dans ce but, ceux qui sont les plus amateurs veillent le moment où il approche de cet état, pour pouvoir choisir l'instant le plus convenable. Si les habitans des Asturies donnaient plus d'attention à cet objet, leur cidre deviendrait un article important d'exportation qui, avec les noisettes et les autres fruits, attirerait de grandes richesses dans leur pays. Cependant il est certain que, même avec les connaissances les plus étendues, et l'attention la plus minutieuse, ils ne pourraient pas se procurer une liqueur égale en force à celle de nos meilleurs comtés, à cause de l'humidité régnante ; c'est pour cette raison que tout ce qui croît dans cette principauté est inférieur, en qualité, aux productions des climats plus chauds. Les herbes, en séchant, se réduisent à rien, et le bois brûlé sur

le foyer, donne peu ou point de cendres ; mais il produit une si grande quantité de suie , que les cheminées en sont continuellement engorgées. L'humidité de cette province est telle, que le gui croît non-seulement sur le chêne, mais sur les pommiers, les poiriers et les épines.

Tout le long de la route d'Aviles à Oviédo, nous trouvâmes la moisson faite, et les habitans, hommes, femmes et enfans, dans les champs, occupés à battre le grain avec des fléaux, parce que dans cette province humide et tempérée, ils ne peuvent pas se servir du trillo.

Leur fléau est très-lourd, et ridiculement long ; il n'a pas moins de cinq pieds et le manche est à peu près de la même longueur. Aussi son mouvement est-il très-lent, et la force du batteur très-mal employée. Il faut à ce sujet, nous rappeler les lois du mouvement : on sait que quand un mouvement rapide est communiqué au grain, tandis que la paille demeure immobile, ou quand la paille reçoit le coup tandis que le grain reste dans l'état de repos, celui-ci se sépare de la paille. Quand l'un ou l'autre se meut lentement, l'autre le suit, et il ne s'opère aucune sépa-

ration; mais plus la rapidité de l'un des deux est grande, et plus la séparation du grain est prompte et certaine. Si l'on suppose que la paille et le grain se meuvent avec des vitesses différentes, l'effet sera en proportion de cette différence. Nous devons toujours nous souvenir que le poids de deux corps qui se heurtent étant donné, la force du choc est en raison directe de leur vitesse. Ce principe étant convenablement entendu et appliqué, aurait non-seulement depuis longtemps fait bannir les fléaux pesans pour battre les grains plus légers, mais aurait aussi fait abandonner la machine pour battre la monnaie, introduite récemment à Birmingham.

Aucun peuple n'entend mieux l'art de battre que les paysans du Wiltshire, qui préfèrent pour le froment un fléau de trois pieds, pesant environ ving-quatre onces, avec un manche de la même longueur¹.

Les cultivateurs des Asturies ne vannent leur grain qu'à l'aide du souffle de l'air. Ils

¹ Le fléau dont on se sert en Suisse et dans une partie de la France, et qui a un manche de quatre pieds, avec un fléau d'environ deux pieds et demi, me paraît encore

n'ont jamais songé à employer de moyen mécanique pour faire cette opération dans une grange. S'ils voyaient la machine appelée *rotatilis suctor et pressor*, inventée par Reiselius de Wurtemberg, mais découverte par le docteur Papin, et qu'on a apportée de Hollande dans notre île, on peut supposer qu'ils l'adopteraient. Je pense que ni préjugé, ni scrupule ne les en empêcherait, et qu'aucun prêtre fanatique, tel qu'on en a vu dans le nord de l'Angleterre, ne condamnerait l'usage de cette machine comme impie, parce qu'elle nous ôte de la dépendance de la Providence, qui seule doit nous donner le mouvement d'air nécessaire à cette opération.

Quand je retournai à Oviédo, quelqu'un me donna une collection d'ambre et de jayet, qu'on trouve en grande abondance dans cette province; les deux mines les plus considérables de jayet sont dans le territoire de Beloncia; on en voit une dans la vallée appelée *Las Guerrias*, et l'autre sur le côté d'une haute montagne dans le village d'Arenas, dans la paroisse de *Val de Soto*. L'ambre se trouve mieux entendu pour pouvoir donner une vitesse plus grande à la partie qui frappe le blé.

dans des ardoises, et ressemble à du bois ; mais quand on les brise , les nodules laissent voir une croûte blanche qui renferme l'ambre jaune , brillant et transparent. Le jayet est une espèce de charbon de pierre , abondant en marcasites , et qui accompagne ordinairement l'ambre. L'histoire naturelle de ces substances curieuses est si mal connue , que tous les faits qui les concernent doivent être recueillis avec soin. Jusqu'à ces dernières années , on n'avait trouvé l'ambre qu'au bord de la mer , où il était apporté par les vagues ; mais les différens insectes qu'il renfermait , comme des fourmis et des mouches , prouvaient qu'il était une production de la terre. Maintenant on l'a trouvé fossile , et il établit ainsi le point de réunion entre les bitumes et les résines. Nous le voyons donc , comme un anneau d'une vaste chaîne , dont tout philosophe travaille à découvrir l'origine. Nous le trouvons là dans un pays , où les lits qui le renferment et tous les rochers environnans , chargés de coquilles et de plantes marines , montrent clairement que les uns et les autres sont un dépôt de l'Océan. Je reprendrai souvent ce sujet qui , par sa grande

importance, mérite toute notre attention.

Quand tout le monde commença à parler de l'hiver, je trouvai convenable de me préparer à retourner vers le midi, avant que les montagnes fussent couvertes de neige, qui tombe ordinairement au commencement de novembre, et quelquefois même dans le milieu d'octobre. Je n'étais pas à la vérité en état d'entreprendre un voyage, mais la crainte d'être enfermé dans les Asturies jusqu'au retour du printemps, prévalut sur toute autre considération, et me fit résoudre à partir.

Comme le récit de mon indisposition peut servir pour l'histoire naturelle du pays, je la décrirai brièvement. Le 21 août, étant allé à cheval d'Oviédo à Aviles par un jour pluvieux, je fus complètement mouillé, et à la fin de notre course, comme je n'avais rien à ma portée pour me changer, je laissai sécher mes habits sur mon corps. Je n'eus cependant pas sujet de croire que je m'étais enrhumé, avant de m'apercevoir que je perdais graduellement l'usage de mes membres, sans éprouver ni douleur ni fièvre. Le médecin que je consultai au bout d'un mois, me confina dans mon lit, et m'interdit l'usage du vin,

en ne me permettant que l'eau et les végétaux, jusqu'à ce qu'il m'eut réduit au plus grand état de faiblesse. Je me soumis à ce régime ; mais sentant que mon mal empirait rapidement, je le quittai, et par l'usage du quinquina et d'un nouveau régime fortifiant, je regagnai quelque peu de forces ; alors me plaçant sur une mule, je me hasardai à entreprendre un voyage vers le midi.

L'évêque et sa famille m'exprimèrent leur inquiétude sur mon départ ; cependant, considérant l'humidité de leur climat et l'approche de l'hiver, ils furent assez obligeans pour me laisser entreprendre ce voyage, dans l'espérance qu'un air plus chaud et plus sec pourrait rétablir ma santé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTE.

PAGE 220, LIGNE 2°. *L'Angleterre a commencé, et l'Espagne a suivi son exemple.*

On ne revient pas de son étonnement après la lecture de ce paragraphe, écrit par un homme aussi instruit que paraît l'être M. Townsend. Buffon mis sur la même ligne que Hans Sloane et Davila, relativement à l'impulsion donnée en Europe à l'histoire naturelle! Hans Sloane, Buffon, Davila, considérés comme les premiers restaurateurs de l'histoire naturelle chez les modernes! Le gouvernement anglais loué comme ayant pris le premier cette science sous sa protection! Que d'erreurs! que de bévues dans si peu de mots! Si l'histoire de cette belle science, qu'il paraît cependant cultiver, n'est pas familière à M. Townsend, qu'il prenne la peine de lire un Voyage fait à Paris par un de ses compatriotes, Martin Lister, il y a plus d'un siècle (*A Journey to Paris. — London 1699, in-8o*): il y verra quels encouragemens Louis XIV donnait à toutes les parties de l'histoire naturelle; les sommes payées alors par le gouvernement pour l'impression et la gravure des planches des beaux ouvrages de Tournefort, pour les Mémoires sur l'histoire naturelle des animaux; les cours publics qui se faisaient aux frais du roi, au Jardin des Plantes, sur diverses parties d'histoire naturelle; les collections de tous genres qu'on s'occupait à former; et enfin, avec quelle munificence vraiment royale cette science était dès-lors encouragée et récompensée en France.

(C. A. W.)

TABLE

DES MATIÈRES

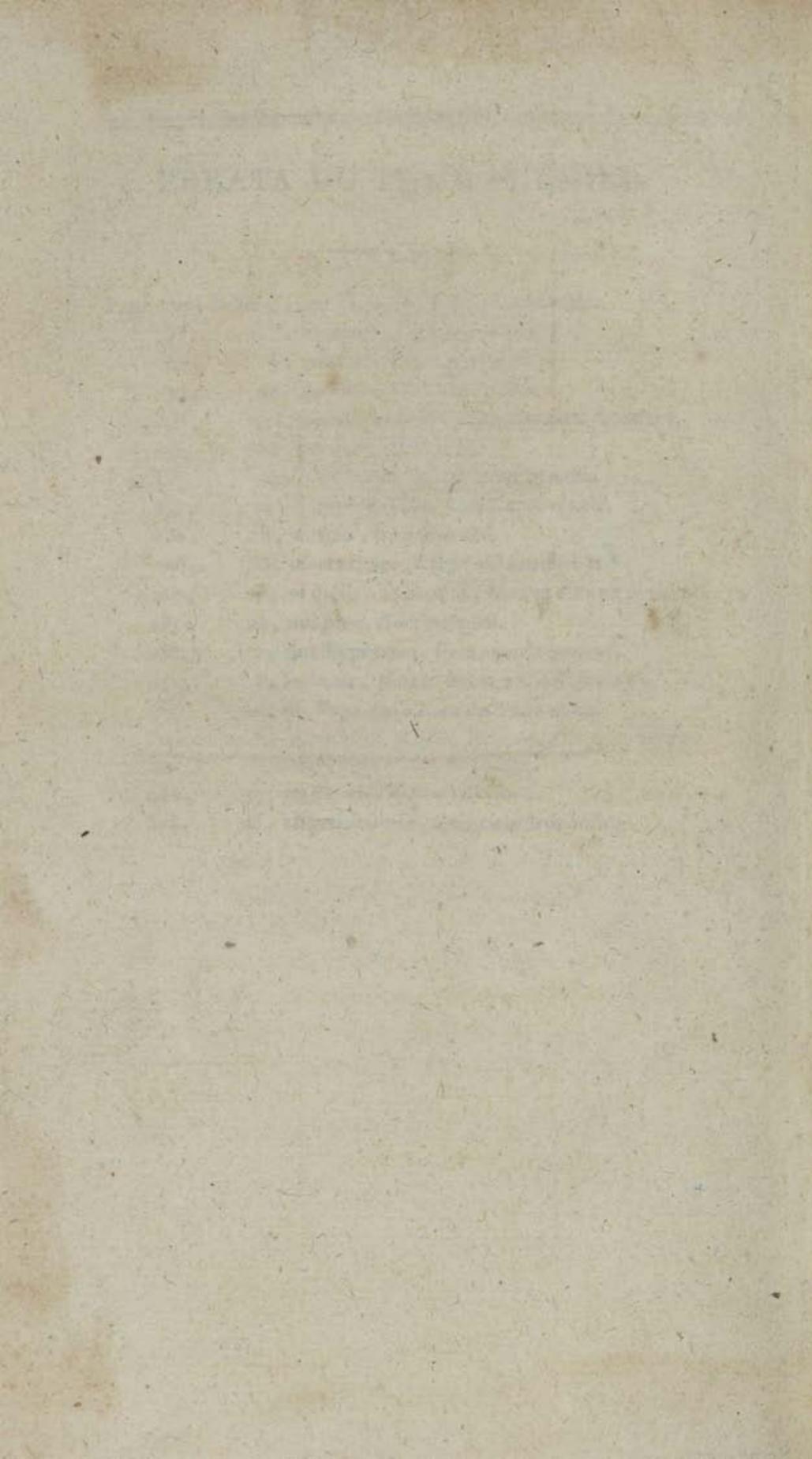
CONTENUES DANS CE VOLUME.

P RÉFACE du traducteur,	page j
Voyage depuis les frontières d'Espagne jusqu'à Barcelone.	1
Barcelone et ses environs.	22
Monnaies effectives de Barcelone.	76
Monnaies imaginaires de la Catalogne.	78
Voyage de Barcelone à Madrid , par Saragosse.	111
Madrid.	181
Course à Aranjuez et Tolède, et Retour à Madrid.	225
Voyage dans les Asturies.	342

Fin de la table du premier volume.

ERRATA DU TOME PREMIER.

- Page 27, ligne 4, sous le voile, *lisez sans le voile.*
33, 8, montrèrent, *lisez montraient.*
62, 7, consume, *lisez consomme.*
71, 20, de l'é cru, *lisez de l'écorce.*
98, 14, poulies moulées, *lisez poulies mouffées.*
127, 20, ou que, *lisez ou si.*
130, 24, du posada, *lisez du mot posada.*
150, 10, à ame vénale, *lisez à ame vénale.*
180, 13, absolu, *lisez absorbé.*
206, 3, 25 centimes, *lisez (25 centimes).*
210, 21, et qu'ils ne puissent, *lisez et s'ils ne peuvent.*
231, 24, adoptée, *lisez adaptée.*
233, 2, que la potasse, *lisez avec la potasse.*
241, 5, le ducat, *lisez le ducat 2 s. 3 d. et demi.*
277, 11, du Tage qui, *lisez du Tage et qui.*
300, 4, qu'un pour dix de, *lisez que dix pour un de.*
332, 2, la gangue, *lisez la charge.*
333, 24, au dessus, *lisez au dessous.*
374, 26, chaussonnerie, *lisez chaudronnerie.*





Biblioteca Regional
de Madrid Joaquín Leguina



1357860

